

Les grands thèmes du roman canadien

Arthur Lamothe

Volume 7, Number 6 (42), November–December 1965

Roman 1960-1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60009ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamothe, A. (1965). Les grands thèmes du roman canadien. *Liberté*, 7(6), 532–541.

les grands thèmes du roman canadien

Nous avons rêvé de clore ce numéro par une vaste enquête menée auprès des romanciers, des critiques et des professeurs de littérature sur les grands thèmes du roman canadien.

Notre expérience n'a pas été concluante : sur plus de trente-cinq personnes à qui nous nous sommes adressés, plus de la moitié ont refusé de répondre pour des raisons fort diverses. Mais une des raisons qui revient le plus souvent dans ces lettres — André Payette en fait état dans la présentation de ce numéro — est la connaissance insuffisante des romans parus ces dernières années.

Nous avons donc reçu quatre réponses à notre questionnaire; nous publions aussi, avec l'accord de leurs signataires, des lettres qui comportent aussi des éléments de réponse.

LIBERTE :

Que pensez-vous des thèmes suivants, tels qu'ils ont été traités ou abordés dans le roman canadien depuis cinq ans :

1) L'amour et l'érotisme

Pour en parler il faut le connaître. Le Canada français est un peuple heureux et comme tous les peuples heureux, il ne connaît ni l'amour ni l'érotisme. Les romanciers en sont le reflet. Je crois que pour parler d'amour et d'érotisme, il faut un beau vocabulaire par dessus le marché. Où est-il ? En fait (excluons

l'amour qui est une farce) les romanciers canadiens-français n'ont de l'érotisme qu'une vague teinte. Tant pis. Les poètes sont mieux. Sans doute sont-ils plus capables que les autres à exprimer des images.

JEAN BASILE

Votre question continue le dualisme sous d'autres termes. L'érotisme fait partie de l'amour et ne devrait pas s'en distinguer. Le roman canadien-français n'illustre pas cette vérité, pas plus ceux des cinq dernières années. Je suppose que les canadiens-français sont tous plus ou moins érotiques dans la réalité mais il faut le cacher dans les romans ! Claude Jasmin a le don de soulever les masques . . . PLEURE PAS, GERMAINE et un peu plus d'amour et érotisme que ETHEL ET LE TERRORISTE. Je ne vois pas d'autres confrères ou consœurs qui refassent l'unité et je m'excuse tout de suite si ma mémoire a des faiblesses. Nous mettons en général l'accent sur l'amour et alors les ébats amoureux restent en deçà de l'érotisme ou bien nous mettons l'accent sur l'érotisme de l'épiderme en rognant sur l'érotisme et en faisant fi de l'amour . . . Moi comme les autres !

YOLANDE CHÉNÉ

Tous les romans sont, peu ou prou, des romans d'amour. Les nôtres n'échappent pas à la règle. Mais si l'amour est un sentiment, une passion, qui non seulement attache l'un à l'autre une femme et un homme, mais aussi bien renouvelle à leurs yeux la face du monde (cf. André Breton), il faut avouer que cette denrée-là est à peu près totalement absente du roman canadien-français. On se rencontre, on se cherche, on se déchire, puis l'on s'en va chacun de son côté . . . L'amour n'est pas vécu ; il n'est qu'entre-aperçu. La poésie, à cet égard comme à beaucoup d'autres, est nettement en avance sur le roman. Celui-ci finira sans doute par suivre. Pour le moment, il s'exerce à l'érotisme le plus primaire — nous sommes très loin des fleurs de feu de L'AMOUREUSE INITIATION de Milosz, par exemple —, il fait ses classes, il prend des leçons de pollen. Non, d'ailleurs, sans d'éclatantes maladresses : c'est de son âge.

GILLES MARCOTTE

2) *le patriotisme*

Le patrouillotisme comme disait Rimbaud. Il savait de quoi il parlait.

JEAN BASILE

Il n'y a qu'une patrie : soi-même. On aime son pays dans la mesure où on s'aime et on s'aime dans la mesure où on se connaît. Nous ne nous aimons pas, nous ne nous connaissons pas. Le péché nous obsède. Nous le rejetons sans le remplacer. Le vent de libération découvre nos épidermes et ravage le reste. Après nous, on reconstruira. Nos enfants ou nos petits-enfants auront une patrie bâtie sur ce que nous détruisons. Les romans décrivent des paysages comme des corps inanimés. Aussi longtemps que nous ne saurons pas que l'amour comprend l'érotisme nous n'aurons pas de patrie. Tout se tient, n'est-ce pas ?

YOLANDE CHÉNÉ

L'idée de patriotisme est généralement liée à celle de guerre. On n'est jamais aussi patriote que lorsqu'on va servir de chair à canon. Or, nous n'avons fait la guerre que par pays interposés. La guerre, pour nous, c'est la découverte de l'Europe (Vac), celle de la gravité de l'existence (Vaillancourt), ou l'occasion d'un déchaînement d'instincts (Richard). Ce n'est tout de même pas le Canada, ou le Québec, qu'on allait défendre en Europe ! Quant à la lutte que nous soutenons depuis longtemps contre les Anglais, elle ne s'est pas taillé une bien grande place dans le roman.

GILLES MARCOTTE

3) *la religion*

Erotisme et religion relèvent du même esprit. Gilles Marcotte dira le contraire. Mais Bataille l'affirme. Je crois Bataille. Je crois que les romanciers chrétiens (les seuls capables de parler religion comme vous dites) dorment cruellement sur leurs trois oreilles : l'ennui, le conformisme, la peur de faire éclater les

cadres inébranlables de l'Eglise. Comme ils ont tort. La religion reste le grand thème. Qu'on le prenne par en-dessous ou par en-dessus. Mais il ne faut pas le dire. On le croirait et ce sera dommage pour ceux qui l'ont deviné.

JEAN BASILE

Celle du péché, bien sûr. Le culte du péché. La seule variable connue, apprise, vérifiée et contre-vérifiée. Les malaises des personnages : une conscience coupable et incapable de se pardonner. Même les plus affranchis le sont dans la mesure où le péché les marque, c'est pourquoi ils restent petits, si petits.

YOLANDE CHÉNÉ

Les quelques romans canadiens-français où l'on parle de religion avec un peu de sérieux sont parus depuis une dizaine d'années (Langevin, Elie, Pinsonneault). Ça commence, comme tout le reste.

GILLES MARCOTTE

4) *la vie*

La vie ? Qu'est-ce que c'est ? Savard a bien parlé de la vie.

JEAN BASILE

Renoncement, démission, abdication, résignation. Quelques élans vite retombés.

YOLANDE CHÉNÉ

On vit difficilement.

GILLES MARCOTTE

5) *la mort*

Erotisme... Religion... Mort... Voir plus haut. Toute notre civilisation occidentale est là. Les derniers romans canadiens que j'ai lus étant plutôt à l'eau de rose, sans vision glo-

bale de ce monde où nous sommes... Pourquoi en dire plus. Mais les poètes parlent bien de la mort. Il la rêve pour l'oublier. Ça part d'un excellent naturel.

JEAN BASILE

On meurt beaucoup dans nos romans. Meurtres, morts naturelles, accidentelles, symboliques. Ça va avec notre vide. Marie-Claire Blais vient de nous donner une image assez sensationnelle de notre vie et de notre mort... Pourquoi ne pas fuir ?

YOLANDE CHÉNÉ

On meurt facilement.

GILLES MARCOTTE

6) *la femme*

S'il n'y avait pas Claire Martin, et ses héroïnes, il me faudrait bien admettre que la femme, quand on la traite dans les livres, est une excellente reproductrice, donc une bien maussade vision. Ou bien alors on plane dans les nuages avec Marie-Claire Blais. Ennui pour ennui, je préfère le second. Mais, avant tout, je souhaite ne pas m'ennuyer. Difficile.

Les six grands thèmes que vous abordez se confondent parfois. Je crois, quant à moi qu'il n'y en a que deux : la vie et la mort. Et encore ne font-ils qu'un. Est-ce l'outil qui manque, la patience, le recueillement ? Autre chose indicible ? Que l'on soit d'abord vivant, c'est-à-dire ruant dans les brancards, on parlera du reste après. Mais ça vient. Alors pourquoi se plaindre.

JEAN BASILE

La femme, gardienne des traditions, le beau cliché stérilisant, qu'en font les romans ? Ils perpétuent la femme-enfant, la femme-jouet, la femme-marâtre, la femme ceci, la femme cela ; où est la femme ? Peut-être que la grande quantité de romancières peut nous faire espérer la présence d'un personnage féminin authentique. Mais on peut craindre la séparation des sexes ailleurs que dans les organisations sociales ou les salons. Aurons-nous une copie de ce roman de Phillip Wylie, *The DISSAPPEAR-*

ANCE ? Ça ne serait pas mal que ça nous arrive, après on pourrait se découvrir entre hommes et femmes, et découvrir l'érotisme, la religion, le patriotisme.

Toutes mes réponses sont pessimistes mais cela ne veut pas dire que je n'aime pas nos romans ni nos écrivains ! Il faut admettre tout de même que nos personnages et nos intrigues révèlent un tout petit moi et un tout petit progrès.

YOLANDE CHÉNÉ

Disons la femme et l'homme, si vous voulez. Les romanciers diminuent la femme, et les romancières diminuent l'homme. La guerre des sexes continue. Elle a peut-être ceci de particulier, au Canada français, qu'on veille à ne pas se donner des adversaires trop forts.

GILLES MARCOTTE

* * *

Il n'est certes facile pour personne de répondre à une enquête comme la vôtre. Mais pour un professeur, c'est une espèce de supplice. En effet, sa déformation professionnelle, son surmoi méthodologique lui enjoignent de ne rien avancer qu'il ne soit en mesure de prouver méticuleusement à l'aide d'un Himalaya de notes et de citations. Jugez de son malaise quand on lui demande de but en blanc de "présenter un bilan" de notre production romanesque des cinq dernières années ! Ai-je besoin d'ajouter que les remarques qui suivent — que je rédige par amitié pour *LIBERTE* — sont éminemment sujettes à caution.

a) Le terme de sexualité me paraîtrait plus juste que celui d'amour ou d'érotisme. Nos romanciers semblent en passe de se rendre compte — à travers leurs personnages — qu'ils ont un corps et surtout un sexe. Plus précisément, c'est grâce à leur sexe qu'ils se rendent compte qu'ils ont un corps.

Nos seuls personnages romanesques de naguère vraiment incarnés l'étaient surtout par le truchement de la souffrance physique et de la maladie. Je songe surtout à Rose-Anna Lacasse, à sa fatigue et à ses grossesses; à Alexandre Chenevert et à Jean

Sirois (*LE GOUFFRE A TOUJOURS SOIF*), tous deux atteints du cancer; à l'oeuvre tout entière d'Albert Laberge où la maladie et la mort jouent un rôle si important.

Sauf erreur, ces dernières années, la maladie (physique) — je ne parle pas de la névrose — n'apparaît guère dans nos romans. Comme "truchement d'incarnation" c'est le sexe qui semble l'avoir remplacée. Ce n'est d'ailleurs pas un truchement toujours efficace: le sexe en effet semble souvent avoir pour effet chez nos jeunes (et chez certains moins jeunes) romanciers de brouiller le reste: c'est-à-dire la psychologie et la perception du monde extérieur. A ce point de vue *L'AQUARIUM* de Godbout et surtout *L'OR DES INDES* de Pierre Gélinas — ce remarquable roman dont on a trop peu parlé — me semblent d'heureuses exceptions. On sent dans ces deux romans l'incontestable présence d'un monde extérieur extra-sexuel. Bon nombre de nos autres romans récents réussissent ce tour de force d'être à la fois hautement sexualisés et comme immatériels, c'est-à-dire séparés du monde physique. Nos héros romanesques fornicquent dans des tours d'ivoire ou dans l'absolu, à moins que ce ne soit dans "l'eau... profonde" comme des poissons non-pêchés, ou encore dans des îles plus oniriques que joyeuses. Ces dormeurs mal éveillés sont trop fascinés par leurs petites érections et leurs petits orgasmes pour porter attention au reste du monde. On en arrive ainsi à une espèce d'angélisme érotique, ce qui est sans doute littérairement préférable à l'angélisme tout court, mais ce qui nous laisse quand même sur notre appétit esthétique. En tout cas, ce phénomène ne manque pas d'intérêt psychologique: il tend à prouver qu'une littérature ne peut prendre possession du monde que peu à peu.

Je note en passant que *LA JUMENT DES MONGOLS* de Jean Basile, se situe quasi à l'opposé de la plupart des romans écrits au Canada. Dans cette oeuvre la fornication ou l'amour physique ne paraît qu'un jeu. Jean Basile nous présente certaines scènes de coït décrites en termes purement cliniques — mais ces scènes se situent dans un milieu, dans une ville intensément réels, convaincants. A l'autre extrême, dans *L'ILE JOYEUSE*, de Louise Maheux-Forcier on assiste à des copulations profondément organiques où le sentiment joue un rôle important, mais qui se déroulent dans un cadre fantomatique. *L'ILE JOYEUSE* a peut-être malgré tout plus de poids que *LA JUMENT* parce que sa psychologie est moins farfelue.

Quant à *DOUX-AMER*, de Claude Martin, il possède une certaine chair et une psychologie certaine, mais il reste à mon sens un peu trop cérébral, trop éloigné à la fois des vertiges dionysiaques et de toute appartenance géographique ou sociale.

b) Le patriotisme dans nos romans? Je ne sais trop ce qu'il faut entendre par cette question. Je me réjouis toutefois que depuis quelque temps un certain nombre de nos romans ou se situent (en partie ou totalement) à l'étranger et/ou comptent des personnages "étrangers" — dont des Canadiens-anglais (*L'OR DES INDES*, *L'AQUARIUM*, *LE COUTEAU SUR LA TABLE*, *AMADOU*, *L'ILE JOYEUSE*, *LE POISSON PECHE*, *LA NUIT*, etc., etc.). A ce point de vue, Jean Simard a peut-être été un pionnier, un innovateur. Son splendide roman *LES SENTIERS DE LA NUIT* (qui date de 1959) n'est peuplé que d'"étrangers". Son héros, qui porte le nom suave de Godley Roundabout, ressemble d'ailleurs comme un frère ou comme un cousin à bon nombre de personnages "de chez nous".

Conclusion. Nous sommes peut-être en train de découvrir les autres "races" et les autres "phonies" en même temps que la sexualité. De ces frottements et malaxages sortira — espérons-le — une race romanesque de plus en plus vigoureuse.

GÉRARD BESSETTE

Un bon nombre de romans canadiens parus depuis cinq ans n'ont pas trouvé en moi un lecteur très attentif, je l'avoue sans fierté. J'aurais donc dû commencer par relire ces romans et par lire d'autres romans très récents, par exemple le dernier Marie-Claire Blais.

C'est dire que je n'avais, que je n'ai encore aucune compétence pour traiter, fût-ce succinctement, des thèmes proposés dans votre lettre. Enfin, la question se complique du fait que je ne crois plus guère au roman, traditionnel ou "nouveau", que j'ai peine à comprendre que ce genre moribond persiste à durer depuis que Joyce, Proust et Kafka ont ouvert la voie vers un type d'écriture intégrale qui n'a pas reçu de nom approprié. Je ne prétends pas avoir raison, et encore moins rencontrer l'avis des romanciers... Mais je pense qu'inventer des personnages et des situations "romanesques", ou même se donner la peine d'évacuer

les situations et de dissoudre les personnages dans une pseudo-objectivité, que tout cela est maintenant un bien long détour pour dire l'amour et l'ennui, la vie et la mort, l'homme et la femme, etc.

Il me paraît d'ailleurs symptomatique que le roman canadien, qui ne brille pas par l'audace, se trouve comme assis entre deux chaises, entre la poésie et l'essai, qu'il est une écriture de compromis, partagée entre l'écriture en première personne et l'écriture en troisième personne. Quant au "tu" (ou au "vous" à la Butor), cette espèce de vocatif appartient à la conversation, à la lettre, à l'éloquence, à la prière et à l'insulte, bref à l'existence en action, et ce n'est que par mégarde que le "tu" entre en littérature, mais quand cela se produit, rien ne nous parle mieux que cette parole écrite.

JACQUES BRAULT

Mon cher Payette,

Une revue qui traite ses cadets, dont je suis, de "thomistes à vocabulaire marxisant" et Jean Simard d'"un de nos rares écrivains de gauche" a quelque chose de maladié. Je me réjouissais de voir LIBERTE trouver un second souffle, particulièrement évident dans votre numéro 37, mais encore lui eût-il fallu le trouver sans pour autant tomber d'une part dans l'invective la plus facile et superficielle et d'autre part sans mélanger les esprits et les tendances.

Il est curieux qu'ici, dès qu'on songe à s'affirmer, on le fasse en moquant les uns, en pissant sur les autres et en confondant les genres. Quand donc LIBERTE, tant qu'à s'armer, le fera pour des causes moins futiles. Je vais vous dire, c'est Ouellette qui vous sauve tous, autant que vous êtes. Il est le seul chez vous à ne pas être rassurant pour l'ordre. Car vous, aussi longtemps que vous tenterez de réduire la jeune gauche à la mesure de vos obsessions personnelles et à montrer comme étant la véritable gauche les ânonneurs de lieux communs, vous continuerez non seulement à être inutiles, mais encore nuisibles à toute tentative d'éclairer soi-même et les autres dans cette province. Dans l'obscurité, seuls trouvent leur compte les opportunistes.

Quant à votre questionnaire, je dirai qu'on ne peut y répondre. Le monde de l'édition ayant été si longtemps au Québec, la forme la plus sournoise de faire taire ceux qui ne pensaient pas comme le pouvoir, on ne connaît de la littérature canadienne que la surface la plus officielle et complaisante. La vraie littérature québécoise, celle qui est témoin de son temps, c'est dans les inédits, les textes refusés, les publiés qu'on la trouve. Exemples : JOURNAL D'UN HOBO, de Jean-Jules Richard qui attend dix neuf ans d'être publié; Manuscrit de Kor-El-Fantin, Louis Dantin; Lettres de Charles Gill et combien d'autres. A un tel point que je dirai que ce que l'on connaît présentement de la littérature québécoise, c'est sa partie la plus menteuse et que par conséquent, tant que le voile n'aura pas été levé sur ces trésors toute analyse de la littérature d'ici sera une analyse des apparences.

GÉRALD GODIN